

Saboteurs et sabotages

*Salut aux saboteurs aux mains nues
Un instructeur-saboteur se penche sur son passé
Hommes, stages, matériel, armement
Au pied du mur
Domaines d'application du sabotage
Quelques grands sabotages des Réseaux Action*

Première manifestation patriotique au lendemain même de la défaite, le sabotage restera dans l'esprit des Français comme l'un des types d'action les plus marquants de la résistance à l'ennemi, et ce, sans que soit le moins du monde minimisée l'importance des autres activités résistantes.

Dès juin 1940, ici et là, quelques rares Français, la plupart à tout jamais inconnus, cherchent et trouvent le moyen de faire du mal à l'occupant, et en meurent pour la France.

— Etienne Chavanne, fusillé pour sabotage des lignes téléphoniques aux abords de l'aérodrome de Rouen,

— Louis Lallier, domestique de culture à Epinal, fusillé le 31 octobre 1940, à l'âge de 25 ans, pour sabotage de lignes téléphoniques,

— Hérault, bûcheron, fusillé pour sabotage à Saint-Germain-la-Poterie,

— Pierre Roche, 19 ans, de Royan, fusillé le 7 novembre 1940 pour un sabotage de même nature,

— Pierre Brusque, pêcheur, et Emile Masson, batelier, de Saint-Valéry-sur-Somme, fusillés le 12 novembre 1940 pour sabotage de même nature,

— Marcel Drossier, mécanicien à Rennes, fusillé le 12 novembre 1940,

et combien d'autres... Ils étaient des saboteurs aux mains nues.

Les instructeurs-saboteurs des Réseaux Action de la France Combattante saluent leur mémoire.

Gilbert MUS
*Médaillé de la
Résistance*

Un instructeur-saboteur se penche sur son passé

« Vous aurez donc, ma chère amie, passé quelque quarante ans à mes côtés et c'est aujourd'hui seulement, après m'avoir vu corriger un devoir portant sur la Résistance, que vous m'assétez un paquet de questions sur mes missions d'instructeur de sabotage !

Très pertinentes, je le reconnais, vos questions vont à l'essentiel. En tout cas, elles me prouvent que ce devoir sur la Résistance a provoqué votre intérêt plus que mon vain bavardage au lendemain de la Libération.

M'écoutez-vous donc d'une oreille distraite en surveillant vos confitures, ou alors, Dieu me pardonne ! un verre de trop à la main, bafouillais-je sans remarquer vos bâillements, ni apprécier votre patience ?

Qu'à cela ne tienne, puisque vous y tenez, reprenons notre affaire, et au diable fausse modestie, pudeur ou susceptibilités.

De quoi s'agissait-il, pour nous saboteurs ? De peu de chose en somme : réduire ou supprimer les productions de matières premières indispensables à l'ennemi pour poursuivre son effort de guerre, immobiliser les usines livrant du matériel aux forces adversaires, détruire ou endommager les installations portuaires, les centres de télécommunications, le réseau ferré, les centrales électriques, empêcher ou retarder le départ de bâtiments de guerre ou de commerce au mouillage dans l'un de nos ports, incendier les dépôts de carburants, faire sauter les dépôts de munitions... Élémentaire...

En liaison avec l'Etat-Major Allié, notre BCRA étudiait et décidait l'exécution de certaines opérations qui répondaient à diverses exigences. Il pouvait s'agir notamment :

- de prendre en considération telle ou telle donnée d'ordre stratégique,
- de soustraire aux bombardements aériens alliés des usines ou autres objectifs situés dans des agglomérations, et dont la destruction par bombardement ne pouvait qu'entraîner des pertes parmi la population.
- d'attaquer des objectifs qui, pour diverses raisons, se trouvaient hors d'atteinte des coups de l'aviation alliée.

Indépendamment de ces missions dont nous étions personnellement et directement chargés sur ordres reçus de Londres, il y avait bien d'autres opérations de sabotage que nous réalisions sur place et en étroite liaison avec la Résistance locale, en toute initiative, à la faveur de renseignements obtenus inopinément, ou en profitant de circonstances et d'opportunités exceptionnelles. En voici, en vrac et parmi beaucoup d'autres :

- rassemblement momentané de locomotives dans un centre de triage,
- présence pendant un court laps de temps d'un train blindé ou chargé de munitions.

Mais aussi, à cela il importe d'ajouter, car elles sont loin d'être négligeables, toutes les actions de sabotage, dont on ne pourra jamais faire le compte, et dont on ne saura jamais de quel poids pesa leur accumulation, dues à l'initiative et au courage de nombreux Résistants, que ce soit un ouvrier sur son chantier ou dans son atelier, un mécanicien dans la conduite de son convoi, un ingénieur à son bureau d'études...

L'une de nos plus importantes missions était notamment la mise en place des plans établis par l'Etat-Major Allié, opérations prévues en appui des futures batailles libératrices et dont le chef saboteur régional devait prendre la responsabilité directe.

Comme tout cela paraît simple, plus de quarante ans plus tard.

L'une de vos premières questions est celle qui, tout péché d'orgueil mis à part, m'a fait éprouver comme un sentiment de fierté : « Mais, comment devient-on saboteur ? »

Eh ! bien non, ma chère amie, on ne devient pas saboteur comme l'on se destine à être tourneur chez Renault ou contrôleur des contributions.

Evidemment, il y a une partie technique qui s'apprend, telle la manipulation et la diversité des explosifs selon les objectifs attaqués, car, sachez-le bien, on ne doit pas utiliser les mêmes charges pour interdire un pont ou détruire un transformateur, et les mises à feu ne sont pas non plus les mêmes, selon que l'on veut endommager la coque d'un navire ou faire sauter un pylône de haute tension...

Il faut au saboteur quelques qualités innées, des dons en quelque sorte... De plus, vous pouviez toujours être volontaire pour une mission de sabotage en France, mais encore fallait-il, avant d'en être jugé apte, satisfaire à un certain nombre d'épreuves tant sur le plan intellectuel que sur le plan physique.

Et une fois le volontariat accepté par le BCRA, nous passions entre les mains, oh ! combien expertes, d'instructeurs anglais qui, lorsqu'ils décelaient chez l'un d'entre nous des dispositions particulières, suggéraient alors au dit BCRA le genre de mission à lui confier.

Il appartenait ensuite au chef du Service Opérations de Duke Street de nous diriger vers des écoles spécialisées qui, en trois ou quatre mois, faisaient de nous, soit un chef d'opérations d'atterrissage et de parachutage, soit un radio-opérateur, un agent de liaison ou comme moi un instructeur de sabotage.

A mon sens, l'une des toutes premières qualités, à partir du moment où nous étions pénétrés de nos propres connaissances techniques, était, sans hésitation, la foi. Et à ce propos je dois vous apprendre que le Général de Gaulle recevait au moins une fois avant leur départ tous les agents qui allaient être envoyés en mission. Cela suffisait, si besoin était, pour ranimer la foi et recharger les batteries.

La confiance en soi, autre élément essentiel, nous était inculquée dans ces écoles, où les instructeurs, peut-être avarés de sourires, avaient, sur le terrain, payé de leur personne pour nous donner l'exemple de la perfection dans tous les domaines. Pas un seul d'entre nous, à ma connaissance, qui ne se soit souvenu d'eux, chapeau bas, au moment de recevoir une décoration, ou de dithyrambiques félicitations.

Ils avaient fait de nous, dans le domaine technique, des orfèvres, et dans notre comportement en général, pour tout ce qui pouvait nous arriver et pour tout ce qui nous est arrivé, des artistes prêts à faire de leur mieux, sans fioritures ni orchestre, pour la parfaite exécution de leurs missions.

Un beau jour, nous étions prêts. Prêts à abandonner notre battle-dress ou notre bel uniforme, avec l'écusson France sur chaque manche, qui nous donnait, quelque soit notre genre de beauté, une bonne longueur d'avance sur les autres, aux thés dansants de Covent Garden, au bar du Café Royal ou chez Berlemont ! Prêts à revêtir un costume civil, et, pendu au bout d'un parachute bleu-nuit, à toucher le sol de France, à regarder le ciel, et à dire « Merci... cette fois-ci, j'y suis ».

Au pied du mur ! Se souvenir et ne pas faire de faute, réaliser tout ce qui nous avait été enseigné et le mettre à l'épreuve : la rapidité dans le calme, la circonspection dans l'enthousiasme, la prudence tout en prenant tous les risques, la maîtrise de soi dans l'improvisation...

Et aussi, savoir bien choisir l'objectif et l'explosif lui correspondant, utiliser les meilleurs itinéraires, exploiter efficacement les renseignements de dernière minute... en un mot comme en cent, être celui que l'on attend, dont on attend qu'il ne se trompe jamais et pour lequel, ainsi que cela nous avait été dit et redit durant tout notre stage :

UNE OPERATION NE RATE JAMAIS.

Vous voulez des détails ? En voici... »

Hommes, stages, matériel, armement

Les hommes

Après avoir subi les épreuves de Patriotic School et de la sélection, ceux qui étaient destinés à devenir des saboteurs et des instructeurs de sabotage recevaient alors une formation spécialisée.

Quels étaient ces hommes ? Non, il n'y a pas de portrait robot d'un saboteur, ni théoriquement ni même avec le recul du temps, pas de biographie de l'un qui puisse servir à tracer le portrait de l'autre. Allez chercher la main providentielle qui conduisait sur le même chemin, vers le même but, l'ex-Saint-Cyrien et le chaisier de Gap ! Où est donc la ressemblance physique entre le colosse Jean-François Clouet des Pesruches et le frêle Paul Héraud, tous deux Compagnons de la Libération, aujourd'hui disparus !

Non, ils ne se ressemblaient pas, ils n'avaient pas les mêmes qualités mais ils avaient tous toutes les qualités requises, indispensables, sine qua non.

Ces qualités allaient être, tout au long des nombreuses semaines de stages, affinées, mises en valeur, remontées à la surface et rendues perceptibles au candidat qui n'en soupçonnait même pas l'existence. Elles allaient, ces qualités, s'affirmer dans tous les domaines de la mission confiée à « l'oiseau rare ». Il allait devoir, cet oiseau rare, à des instructeurs anglais, parlant naturellement une autre langue et ayant devant les mêmes problèmes d'autres habitudes, de devenir apte tout simplement et dans toute la noble acception du mot à se conduire en homme¹⁶.

Les tests n'avaient pas à l'époque, pour le choix des hommes, l'importance qu'à juste titre on leur accorde aujourd'hui. Il n'empêche que le BCRA recevait des instructeurs et en tenaient compte, des suggestions pour une affectation optimale du candidat. Il appartenait en dernier ressort au Patron, après concertation avec ses adjoints et en incorporant d'autres critères, d'arrêter une fois pour toutes sa qualification définitive.

Il est certain que pour l'efficacité de la mission et pour la propre sécurité du saboteur, entraient en ligne de compte des éléments aussi évidents que :

- la connaissance de la région et de ses habitants,
- la présence de parents,
- l'accent du terroir, et puis mille autres choses. « A-t-il de la chance ? » demandait le grand

¹⁶ Que Jeanne Bohec « Rateau » toujours de ce monde et membre de notre amicale, la seule Française parachutée en France comme instructeur de sabotage, trouve nonobstant ici un fraternel hommage.

Napoléon avant de promouvoir un colonel au grade de général... Eh oui ! il y a des qualités qui ne s'acquièrent pas, des réactions instinctives, du flair, et pourquoi pas, de la chance...

En tout cas, de ce long et difficile labyrinthe pavé des pièges les plus subtils, de cet imbroglio inextricable de tests et de critères les plus contradictoires, ce que l'on peut dire, plus de quarante ans après, c'est que le choix de l'Etat-Major s'est avéré tout simplement exact : sur quelque quatre-vingts instructeurs de sabotage parachutés ou infiltrés en France, on compte à peine sur les doigts de la main ceux qui furent tués au cours d'une opération de sabotage.

Eh bien ça... ce n'est pas de la chance, mais de l'art et de la technique.

Les stages

« Une opération ne rate jamais »

Telle était la phrase que l'instructeur demandait aux stagiaires d'inscrire sur toutes les feuilles de cours, en tête et en lettres majuscules.

Les cours étaient prodigués en français par groupes de cinq élèves, par des instructeurs anglais¹⁷, et portaient essentiellement sur les matières suivantes :

- explosifs et artifices annexes,
- armement utilisé par le saboteur,
- armes étrangères,
- sécurité,
- transmissions,
- silent killing,
- serrurerie.

Les écoles étaient spacieuses, d'un environnement agréable, séparées entre elles par des distances variables, et en tout cas disséminées dans toute l'Angleterre ; il est vraisemblable que peu de saboteurs puissent aujourd'hui en situer une seule avec certitude.

Dès le premier jour les stagiaires avaient l'impression d'être privilégiés et admis à faire partie d'un club très fermé. Un exemple entre autres : ils étaient, dès leur entrée dans la première école, porteurs d'une enveloppe hermétiquement fermée, à l'adresse d'un haut fonctionnaire de la Police locale, à n'ouvrir qu'en cas d'accident grave ou d'une importante difficulté... Impressionnant !

Les explosifs

Sans entrer dans la composition chimique de ce qui allait devenir pour les « apprentis » que nous étions un outil quotidien, il est important de noter que la qualité fondamentale d'un explosif, c'est-à-dire sa vitesse de décomposition dans l'atmosphère, détermine sa puissance de destruction.

Nous apprenions à distinguer le plastic, la gélinite, le 808, la mélinite, le TNT et aussi le Home Made Explosive, et à connaître pour chacun d'eux, sa sensibilité à la température ambiante, les

¹⁷ Au début de 1943, l'instructeur anglais chargé des cours sur les explosifs, ancien saboteur lui-même, était très connu comme pianiste professionnel... How surprising !

risques de sa manipulation et de son transport, son odeur détectable, et aussi la difficulté de son modelage pour être appliqué sur un objectif.

Le plastic a été utilisé dans à peu près 80 % des opérations de destruction : peu sensible, il supporte les chocs les plus violents, et très malléable, on peut lui donner la forme la mieux adaptée à l'objectif attaqué. Ce fut réellement l'outil préféré des saboteurs. Le Home Made Explosive, comme son nom l'indique, est un explosif que l'on peut fabriquer en chambre, avec des ingrédients que l'on peut acheter dans le commerce lorsque l'on en connaît la recette. Etant donné la diversité de motivation des utilisateurs actuels d'explosifs, on comprendra aisément que nous nous abstenions de toute précision sur la préparation d'un tel explosif.

Outre ces spécificités, le choix de l'explosif était à faire en fonction même de l'objectif, de sa nature, et des circonstances ambiantes. Quelle était la consistance de l'objectif : acier, fonte, fer, bois, ciment... ? Quel était son emplacement : à l'air libre, sous l'eau, dans un lieu de travail, en milieu rural ou urbain, proche d'un groupe humain... ?

Chaque objectif ayant un point particulièrement sensible, l'emplacement de la charge était d'une importance majeure. C'est ainsi que pour abattre un pylône de haute tension, il fallait disposer les charges de telle sorte que le pylône, même sectionné, ne retombe pas en parfait équilibre. Cela paraît évident et pourtant il a fallu plusieurs expériences pour tirer cet enseignement.

Un autre exemple souligne l'importance de l'emplacement des charges : dans le sabotage de locomotives au repos ou à l'entretien dans un centre de triage, il était recommandé de toujours attaquer le cylindre de gauche, pour éviter ainsi qu'avec deux engins endommagés on puisse en monter un en parfait état de marche.

Intervenaient aussi dans le choix de l'explosif les problèmes d'accès à l'objectif pour le saboteur et son équipe : le camouflage plus ou moins facile d'un explosif était un élément important selon que l'approche allait se faire en train, en auto, selon l'éventuel trajet à accomplir à pied, les barrages à franchir ou à contourner.

Les artifices annexes

Pour provoquer l'explosion d'une charge constituée de l'un quelconque des explosifs cités, la masse de l'explosif ne suffit pas, et il est nécessaire de lui adjoindre plusieurs artifices indispensables à l'allumage et à la détonation du dispositif.

L'allumeur : l'allumage, c'est-à-dire la mise à feu, peut être faite par allumette et frottoir, ce qui la rend instantanée. Une telle mise à feu est celle qui, de loin, donne la plus grande garantie pour ce qui est, en tout cas, du début de la combustion. Mais il peut être nécessaire de programmer une explosion et d'en fixer le déclenchement dans un certain délai après la mise en place de la charge.

Nous disposions de « crayons de retardement » permettant des délais allant de trente minutes à vingt-quatre heures et même plus, avec une marge acceptable d'imprécision. Ces crayons, ainsi appelés car ils en avaient bien la forme, recelaient une ampoule d'acide qui, lorsqu'elle serait brisée par le saboteur, viendrait ronger un fil de cuivre, d'épaisseur variable. Un percuteur serait alors libéré et viendrait frapper un détonateur lui-même inséré dans une amorce.

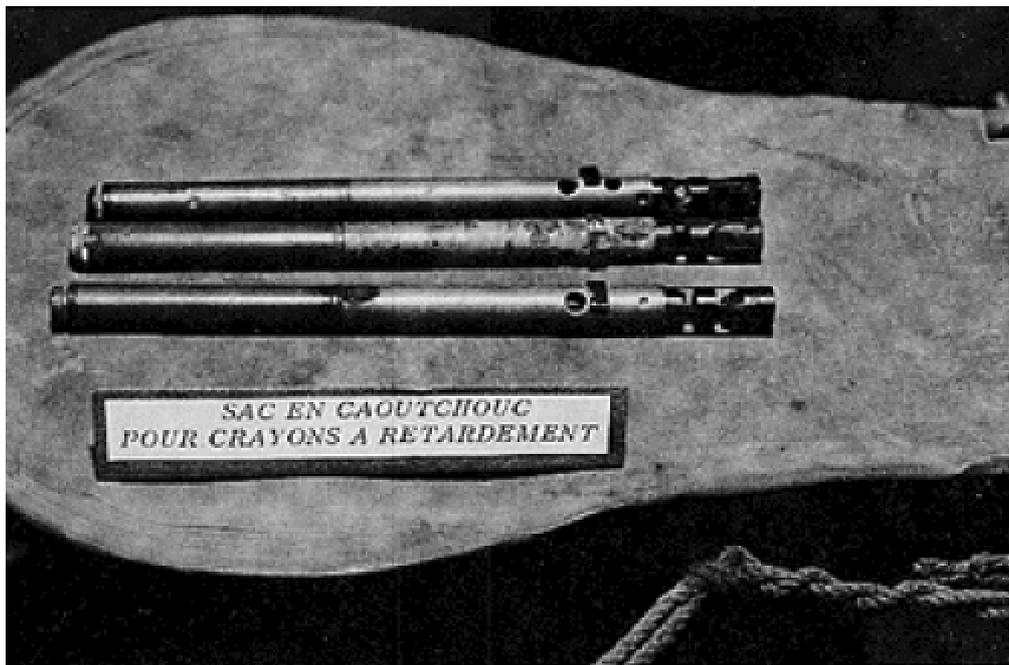
Il y avait aussi des allumeurs à pression et des allumeurs à traction, ayant des aspects extérieurs très divers. C'est un allumeur à pression appelé « fog signal », car il ressemblait parfaitement aux signaux utilisés par temps de brouillard sur notre réseau ferré, que nous utilisions pour provoquer le déraillement des trains. Posés sur un rail, ils n'attiraient pas l'attention et leur

efficacité était remarquable. C'est le passage de la première roue de la locomotive qui commandait ainsi l'explosion, mais les charges étaient toujours disposées en deçà de l'allumeur et à une distance telle que l'explosion se produise après le passage de la locomotive, afin que le conducteur et le chauffeur ne risquent rien.

Dans l'allumeur à mouvement d'horlogerie, c'étaient les aiguilles du réveil ou de l'horloge même qui, en atteignant l'heure choisie, déclenchaient le dispositif. L'allumeur avec commande à distance avec pile permettait de provoquer l'explosion au moment et à l'endroit précis correspondant par exemple au passage d'un convoi sur un pont.

Il est aisé de concevoir tout ce que la diversité de ces matériels et de ces systèmes pouvait offrir à l'imagination et à l'expérience d'un saboteur pour accomplir au mieux ses missions.

Le détonateur et l'amorce ont le même rôle de relais et d'accélérateur et se situent l'un à la jonction d'une mèche lente et d'un cordon détonant et l'autre à l'intérieur même de la masse d'explosif.



Il est facile d'admettre l'importance qu'avait à l'instruction, et, a fortiori sur le terrain, la vérification du parfait état de marche de ces « artifices » par le chef d'opération. Un seul maillon défectueux d'une chaîne... rend l'ensemble inutilisable. C'est ainsi qu'une fois le système d'allumage choisi, la règle impérative était de le doubler. Cette loi a été appliquée avec une vigilance sans aucune exception par tous les saboteurs.

Pour mémoire, on peut citer parmi les accessoires d'allumage deux artifices qui rendaient plus aisée la mise à feu : des boîtes d'allumettes spéciales à grosse tête de phosphore, que Londres incluait dans certains containers, et des petits embouts pour mèche lente, d'à peu près deux centimètres de longueur. Ces deux éléments donnaient plus d'assurance au saboteur et de certitude à la mise à feu, mais malheureusement il n'y en avait pas toujours.

Exercices et manipulations

Toutes ces instructions étaient exposées, expliquées, analysées en salle, et mises en pratique tous les jours. Tous les jours un stagiaire était désigné par l'instructeur, qui lui assignait un objectif à détruire, effectivement, aux abords de l'école ou même à plusieurs kilomètres, et le rendait responsable de l'exécution de l'opération.

Il appartenait donc à l'élève, au cours d'un briefing d'exposer le déroulement de la manœuvre telle qu'il la concevait.

D'après les renseignements qui lui étaient fournis et qu'il faisait connaître, il désignait son adjoint et les membres qui allaient constituer les équipes de destruction et de protection. Puis il fixait le rôle de chacun, l'armement, les papiers d'identité à prendre sur soi ou au contraire à laisser sur place. Enfin, le responsable de l'opération indiquait les points de rencontre qu'il avait déterminés, l'un relativement éloigné de l'objectif, et le second au plus près de l'endroit où se déroulerait l'attaque, avec désignation des itinéraires d'accès et de retour, et mesures à prendre pour la dislocation des équipes, le tout sujet à modification selon les circonstances et leur évolution.

Au retour en salle c'est l'instructeur qui prenait l'affaire en main, et invariablement c'était une succession de critiques, en reprenant avec force détails les opérations vécues : voilà ce qu'il fallait faire, et ce qu'il fallait éviter. L'instructeur développait des solutions logiques, élémentaires et malheureusement pour le stagiaire médusé, il arborait un sourire ironiquement triste, comme pour s'excuser de son enseignement jusque là inefficace. Ce n'est que quand ce sourire disparaissait que les élèves se sentaient aptes, et admis à franchir un nouvel échelon, et donc à changer d'école.



Grenade incendiaire.

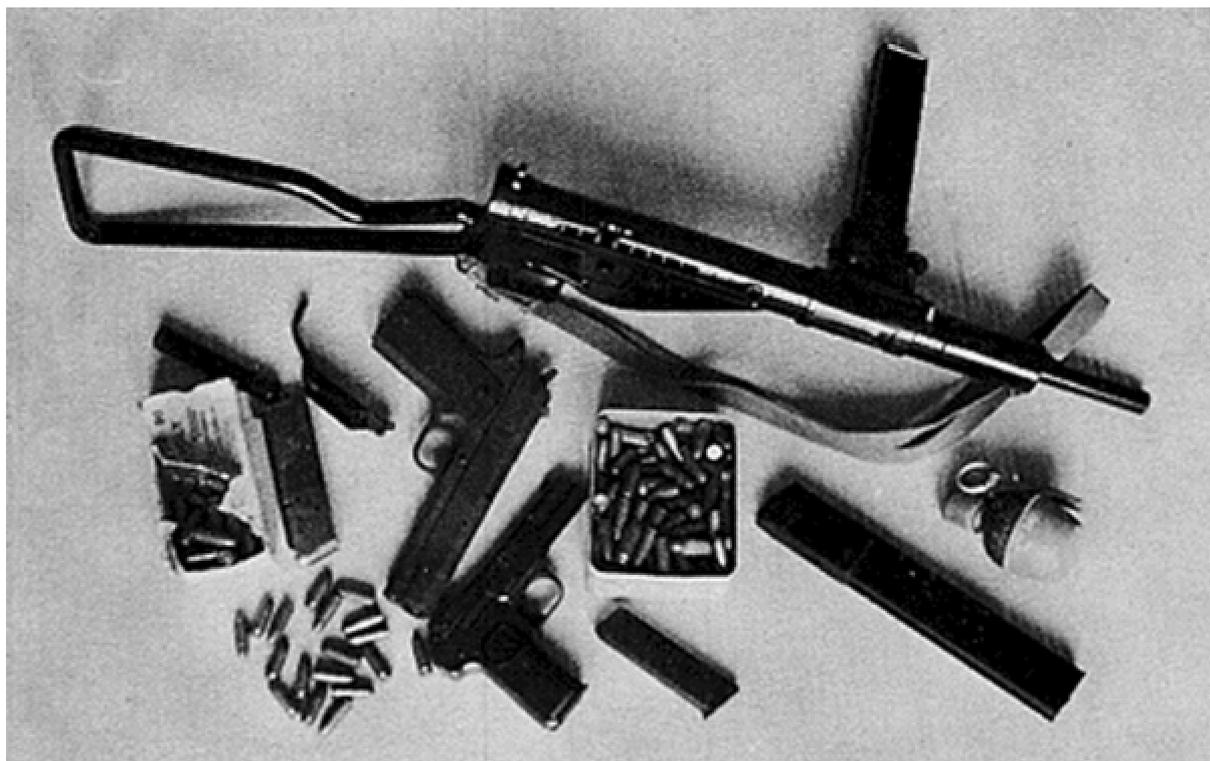


Grenade Gammon.

Armement

Jusqu'au débarquement des troupes alliées, en Normandie, seuls la mitrailleuse Sten, le pistolet et la grenade étaient pratiquement utilisés par le saboteur et les équipes de sabotage, de même que par la Résistance en général.

La connaissance spécifique de ces différentes armes, démontage, remontage, entretien, incidents de tir et moyens d'y remédier, était assez rapidement acquise. Ce qui importait surtout pour les instructeurs, et qui était particulièrement apprécié par les stagiaires, avait trait à l'utilisation et au meilleur rendement de ces armes dans de multiples situations.



Mitrailleuse STEN, l'arme la plus répandue dans la Résistance, Colt 45 (calibre 11.43) pistolet 7.65, chargeurs et munitions.



Une arme convoitée : la carabine américaine pliante.

Le pistolet

Où le cacher sur soi ? En réalité on imagine mal le nombre d'endroits possibles pour le rendre moins détectable à une fouille superficielle. Comment le rendre plus rapidement opérationnel par son positionnement sur soi ou dans un tiroir qui, aussi bien, n'est pas le même pour un droitier et pour un gaucher ? Une connaissance approfondie de l'arme peut être vitale ; c'est ainsi que sur certains pistolets, le saboteur menacé peut se rendre compte s'il y a une balle dans le canon, même si la sécurité est enlevée, grâce à un tout petit détail, apparent seulement pour un œil averti ; cela peut donner un dixième de seconde d'avance pour une quelconque tentative de la part du Résistant tenu en joue.

La mitraillette Sten

Facilement camouflable parce qu'elle se démontait très aisément en cinq parties jetées en vrac dans un sac ou dans une valise, la Sten ressemblait à n'importe quoi et surtout à un petit tas de ferraille¹⁸. Elle constituait, sinon pour un isolé du moins pour une équipe, un complément très apprécié.

La grenade

Offensive ou défensive, la grenade a pu être très judicieusement utilisée pour certaines opérations un peu spéciales comme l'attaque d'un poste de police, d'un rassemblement ennemi ou encore pour protéger un repli. Elle n'était pas précisément l'arme du saboteur. Bénéficiant nécessairement de l'effet de surprise, le saboteur ne restait sur les lieux de l'opération que très peu de temps. Les charges disposées sur le ou les objectifs et la mise à feu réalisée, il ne lui restait plus qu'à vider les lieux. Le repli, au fond, devait s'effectuer aussi subrepticement que l'attaque ; éventuellement, et à la limite, il fallait ensuite refuser le combat chaque fois que cela était possible, bien entendu.

Il n'empêche qu'une opération ne se déroulait que très rarement comme prévu, et que souvent l'utilisation de la grenade était salutaire. En dehors des modèles classiques, offensif ou défensif, il y avait un modèle de « Home Made Grenade », la Gammon, que l'on pouvait soi-même bourrer d'explosif en y ajoutant ou pas, suivant l'opération pour laquelle elle était prévue, des billes d'acier ou de vieux boulons qui en faisaient une arme antipersonnel redoutable.

Elle était constituée tout simplement d'un allumeur à pression et d'une jupe en tissu extensible qui recevait la charge, et elle éclatait au moment de l'impact.

Les armes lourdes

Bazookas, mortiers et mitrailleuses ont pu être utilisées ponctuellement contre des blindés ou des déplacements de troupes ennemies mais par des équipes de maquis, bien plus que par des équipes de saboteurs.

¹⁸ On raconte qu'entre Manosque et Marseille dans ce tortillard où le marché noir sévissait ouvertement ou presque, un contrôleur du Service des fraudes avait un jour fait ouvrir son sac à un saboteur de l'Action. « Que transportez-vous là ? » demande-t-il, en voyant un amas de ferraille, en réalité deux Sten démontées. « Mes outils », répond sans sourciller le résistant, « Je suis tourneur chez Coder... » « Ah, ah... bien, merci, vous pouvez refermer ». Mais avant de partir, il se pencha vers l'oreille du saboteur éberlué et lui susurra : « Je ne sais pas si vous êtes tourneur chez Coder, mais on ferait deux jolies mitraillettes avec ce que vous transportez ».

Les armes étrangères

Selon leurs caractéristiques, leur aspect, leur fonctionnement, les munitions qu'elles utilisaient, ces armes ont pu rendre de remarquables services, dans le cas de récupération sur l'ennemi, mais là encore, ce sont les maquis qui, plus que les équipes de saboteurs, ont pu les récupérer et les exploiter.

Cette connaissance technique de l'armement était indispensable, et à juste titre admise comme telle, qu'il s'agisse de leur démontage et remontage, de leur entretien, ou des chargeurs, des munitions et des incidents de tir, d'autant plus, qu'une fois acquise cette connaissance débouchait sur des cours pratiques qui étaient suivis par tous les stagiaires avec, c'est le moins que l'on puisse dire, un intérêt très très soutenu.

Sur les champs de tir, à l'air libre ou sous abri, qui ne ressemblaient en rien aux champs de tir classiques, les dotations en munitions étaient illimitées. Toujours accompagné d'un spécialiste, le stagiaire pouvait parfaire ses positions de tir et sa précision sur des cibles fixes, mais la plupart du temps il était mis dans des situations qui tenaient compte d'expériences vécues sur le terrain en France, ou dans des situations sorties de l'imagination des instructeurs, ce qui rendait ces exercices très impressionnants.

Voici un exemple relatif au tir instinctif au pistolet : avant d'enfoncer une porte qui donnait accès à un poste de police — fictif, bien entendu — l'instructeur prévenait le stagiaire qu'il y avait à l'intérieur de ce poste un résistant détenu par l'ennemi, et qu'il était supposé venir délivrer. Il s'agissait alors pour le néophyte de vider son chargeur sur des silhouettes mobiles actionnées par l'instructeur lui-même avec tout un système de cordages ; trois ou quatre silhouettes représentaient l'ennemi en uniforme et une autre le résistant en civil. Il fallait, c'est évident, éviter de tirer sur le résistant. Peu de résistants ont survécu aux premiers exercices...

D'efficaces prises de judo étaient aussi enseignées, toujours dans ces exercices de tir instinctif, pour donner, soit en attaque soit en défense, le dixième de seconde d'avance... salutaire.

Le stage de sécurité

Les règles de sécurité qui allaient être inculquées aux stagiaires devaient trouver leur application dans tous les domaines où l'instructeur de sabotage allait évoluer dès son arrivée sur le sol de France, 24 heures sur 24, et cela pendant toute la durée de sa mission clandestine.

Ces règles sur la sécurité n'avaient pas la prétention d'éliminer purement et simplement tous les aléas, mais au moins de les prévenir. « C'est tellement vrai, disait le spécialiste anglais, que nous allons au cours de ces journées d'étude vous faire toucher du doigt l'importance sur votre prochain comportement de ces lois sur la sécurité. Il n'empêche que ce stage à peine terminé, vous allez volontairement commettre le plus grand des manquements à ces règles... et vous faire parachuter en France... »

Bien sûr, il y a les règles... la Loi..., et puis il y a les circonstances, et puis la personnalité de chaque saboteur. Ces règles, chacun à sa manière devra les digérer. Il faudra jouer le jeu... On ne s'assied pas à une table de bridge pour jouer à la belote.

Transporter une valise bourrée d'explosifs dans un train, un bus ou un quelconque moyen, comporte, pour un trajet sans histoire, un certain nombre de précautions à prendre. Mais même ces précautions devront cadrer, coller à la peau du personnage, ressembler à son comportement habituel... Notre saboteur est-il en 1ère classe, habillé très strictement, ou au contraire voyage-t-il en troisième de l'époque, un havresac sur le dos ?

Saura-t-il répondre à un interrogatoire, quel qu'il soit, choisir et séjourner dans un hôtel ?

Aura-t-il sur lui des papiers d'identité en règle, une carte d'alimentation valable sans tickets de pain visiblement acquis au marché noir, et tout autre document conforme à la réglementation en vigueur ?

Pensera-t-il à convenir avec les personnes contactées fréquemment de signaux d'alerte simples et visibles à une distance salubre ?

En se rendant à un rendez-vous, vérifiera-t-il à plusieurs reprises qu'il n'est pas pris en filature, et en tous cas, saura-t-il être rigoureusement à l'heure ? Faire appliquer un minimum de règles sur la sécurité dans les planques, les boîtes à lettres, les maisons sûres ?

L'habillement lui-même doit retenir l'attention du clandestin, les mots de passe à échanger entre personnes ne se connaissant pas, tout en étant assez inattendus, ne doivent comporter aucune fantaisie excessive.

Bref... Jouer le jeu.

Responsable du déroulement d'une opération la première erreur est difficilement pardonnable... la deuxième en tous les cas est fatale.

Jamais deux fois la même erreur.





«...Nous devions être parachutés en Haute-Marne, en équipe. Nous avions quitté l'Angleterre à bord d'un zinc du groupe 38. Nous avons franchi le Channel. Nous n'étions pas encore accrochés, le trou était fermé... Nous avions le temps.

La nuit était tombée. Appuyé à un hublot, je regardais la nuit claire avec beaucoup d'étoiles.

Soudain, il m'a semblé qu'une étoile bougeait. Une étoile ou quoi ? C'était un point brillant, argenté, qui venait vers nous. J'ai réalisé... C'était un chasseur boche. Il allait nous rentrer dedans. Oh ! le bruit de ferraille de la rafale que nous avons prise. L'avion s'est cabré.

Que faisait le dispatcher british ? Je l'ai vu de dos, accroupi, arc-bouté ; il tirait sur la trappe fermant le trou. Les copains de l'équipe semblaient se déplacer dans l'avion, lentement, avec des mouvements arrondis. Ils m'ont fait penser à des fantômes.

La trappe s'est ouverte, le dispatcher a tourné la tête vers moi, m'a fait un signe de la main. Comment a-t-il accroché ma «static line» ? Je n'y ai pas pensé. J'avais franchi le trou, j'ai senti un bon coup d'air sur mon visage, un choc aux épaules, donc le parachute était ouvert.

Je me penche en arrière pour regarder : au-dessus de ma tête une immense flamme. Bon dieu ! le parachute... il brûle !

Une chaleur sur mon visage. La flamme passe devant moi. Non, ce n'est pas le parachute, c'est l'avion...

Je n'ai pas vu venir le sol. Me voilà assis par terre. Et je me dis : «Ce n'est pas pour cette fois».

Au pied du mur

Qu'il soit parachuté « blind »¹⁹ ou avec comité de réception, voilà enfin pour l'instructeur de sabotage le commencement de l'action.

Cette action et son emprise intense sur l'homme laisse en vérité peu de place et de temps aux méditations intellectuelles. Et pourtant, ce serait psychologiquement enrichissant de connaître, au moment où il allait toucher le sol de France, les pensées d'un homme venant de supporter, plusieurs mois durant, un réel isolement moral et affectif, assorti de multiples épreuves de clandestinité, d'emprisonnement, et de dangereux recyclages.

Pensait-il être au bout de ses peines, ou sentait-il, au contraire, que tout allait seulement commencer ?

Oui, tout allait seulement commencer et le compteur allait être « remis à zéro », dès le premier contact avec le sol,... de cette simple pièce dans un mouvement d'horlogerie dont tous les rouages avaient été spécifiquement usinés et scrupuleusement rodés.

A l'époque, le parachute n'était guère connu comme moyen de transport ; loin d'être banalisé comme il l'est de nos jours, il procurait un sentiment d'inconnu qui peut sembler aujourd'hui disproportionné.

Que l'opération soit blind et que l'homme s'enfonce seul dans la nuit et la clandestinité vers les contacts amis, ou qu'il découvre sous lui le terrain et ses lumières, modestes arpents de sécurité dans un univers hostile et redoutable, et ressente dans l'obscurité et le silence l'accueil fraternel des équipes de réception et de protection, tout était générateur dans l'esprit et dans le corps de celui qui rejoignait ainsi le combat de la Résistance, de sensations exceptionnelles.

Minutes inoubliables, questions innombrables des hommes qui l'entouraient, mais aussi, sans perdre plus de temps, récupération du matériel parachuté et, déjà, premiers jalons dans la formation et l'instruction. Chaque geste était motif à explications, chaque explication débouchait sur une page du manuel du parfait saboteur.

L'instructeur, à peine remis des émotions de son voyage, percevait soudain l'importance de son rôle et l'attention avec laquelle chacune de ses réponses était écoutée.

De stagiaire qu'il était quelques heures auparavant, il était maintenant l'instructeur de sabotage que l'on attendait et dont on attendait beaucoup.

¹⁹ « Blind » c'est-à-dire « aveugle » : personne au sol n'attend le parachuté.

Cette prise de conscience était bien réelle, et ne pouvait pas ne pas le marquer profondément pour la suite et l'accomplissement de sa mission.

Bien que cela ne fût pas spécifiquement inscrit dans l'ordre des missions qui lui incombait, l'instructeur était souvent amené, surtout lors des premiers envois, à former en première urgence ceux qui l'avaient accueilli, afin de les familiariser immédiatement avec le maniement des armes et la manipulation des explosifs dont ils étaient dotés.

C'était alors au chef régional SAP et au DMR qu'il appartenait de présenter l'instructeur-saboteur aux chefs régionaux des mouvements de résistance, pour la programmation de son action.

Et de groupe en maquis, d'équipes locales à combattants isolés en milieu urbain, l'instruction se poursuivait et se pageait et le matériel se distribuait.

Indépendamment des opérations directement traitées par le commandement des mouvements de résistance, et chaque fois que cela lui paraissait nécessaire ou utile, l'instructeur-saboteur appelait certains de ceux qu'il avait formés à participer à des sabotages qui lui étaient directement prescrits par le commandement à Londres, ou qui lui semblaient personnellement opportuns du fait de considérations locales.

Mais l'instructeur-saboteur avait une mission prioritaire essentielle ; mettre en place, en liaison avec la Résistance, les équipes appelées à exécuter tel ou tel sabotage inscrit dans les plans interalliés, en appui des futures opérations à mener sur le continent.

Ces plans avaient donc pour objet de porter un préjudice maximal au dispositif et aux forces ennemies, au moment que choisirait le commandement interallié pour le grand jour du débarquement²⁰.

Pour la bonne et sûre exécution de ces plans, de strictes dispositions étaient prescrites :

- désignation nominative des équipes chargées de tel ou tel sabotage, contact permanent entre les équipiers, écoute méthodique de la BBC.
- instruction et spécialisation de chaque équipe, adaptée à l'opération assignée,
- analyse détaillée du sabotage prescrit : explosif, charge, choix de la mise à feu, et stockage du matériel et de l'armement,
- itinéraires d'accès à l'objectif et de repli, points de rencontre et de dispersion,
- choix du moment optimum : risque, sécurité d'approche, temps d'exécution, effet de surprise,
- constatation du résultat, mesures à prendre en cas de difficulté imprévue, compte rendu.

Les équipes ainsi mises en place, instruites, l'arme et l'explosif au pied, devaient alors attendre que passe à la BBC la phrase-message, dont l'instructeur-saboteur leur avait donné connaissance. Dès que cette phrase serait prononcée, les temps seraient venus et l'opération patiemment mise au point devrait impérativement être exécutée.

Ainsi, jour après jour, l'action de sabotage du potentiel ennemi, de perturbation de ses mouvements et de ses communications, allait se poursuivre et s'amplifier en union avec les Forces Françaises de l'Intérieur, pour atteindre, lors du débarquement allié en Normandie une exceptionnelle efficacité.

²⁰ Les plans sont détaillés dans le chapitre sur les Délégués Militaires.

Domaines d'application du sabotage

Les méthodes appliquées par les Allemands dans la conduite de leur guerre, leurs manières de transgresser les plus élémentaires lois des combattants, non seulement justifiaient le plus naturel instinct de légitime défense mais incitaient à l'action et au sabotage.

Ils pillaient notre patrimoine, notre production industrielle, nos récoltes, terrorisaient la population civile, déportaient des centaines de milliers d'innocents, gardaient en captivité en Allemagne plus d'un million de prisonniers de guerre les obligeant à travailler pour approvisionner leurs machines offensives.

Non la passivité n'était pas de mise, l'action clandestine contre l'occupant devenait pour chaque Français un devoir et le sabotage une nouvelle forme de dignité...

Et tout allait se retourner contre l'ennemi.

Des instructeurs de sabotages viendront de Londres et ensuite d'Alger libéré répercuter sur les volontaires de la Résistance puis des Forces Française de l'Intérieur des enseignements techniques basés sur leurs propres connaissances et sur les opérations déjà réalisées... et ceci dans les nombreux domaines où le sabotage se révélerait un important facteur de la défaite de l'ennemi.

Dans le domaine psychologique

Dans ce domaine toutes les initiatives individuelles sont valables, tous les prétextes sont bons pour fustiger l'ennemi et avec lui celui que l'on appelait le « collabo », car :

Collaborer c'est trahir Le boche c'est l'ennemi Ne parlez pas allemand

Puisque la presse et la radio sont bâillonnées, il faut sous plusieurs formes transmettre à l'attentiste comme au « collabo » les informations qui nous parviennent de Londres, les lui enfoncer dans le crâne ; il faut les confondre et leur faire toucher du doigt le comportement ennemi : les mitraillages inutiles sur les routes de mai et juin 1940, les arrestations arbitraires, les interrogatoires et les tortures inhumains et sans fondements, les déportations de dizaines de milliers d'innocents, les pendaisons et fusillades dans les villages et dans les villes.

Toutes ces informations que l'inoubliable émission de la BBC « Les Français parlent aux Français » nous transmettait par les non moins inoubliables voix des Maurice Schuman, Jean Marin, Jean Oberle, Jacques Duchesne, il nous appartenait de les diffuser de notre mieux.

Tracts apposés aux murs marqués à la craie avec une croix de Lorraine, journaux clandestins, souvent recopiés à la main, renseignements colportés de bouche à oreille, tout ce travail de sape poursuivi par la Résistance, superficiellement anodin mais en réalité efficace, constituait un important élément de sabotage du moral de l'occupant et des collaborateurs, suscitait une pragmatique prise de conscience de la population, inspirait et fortifiait l'instinct de légitime défense.

Dans le domaine industriel

Empêcher nos usines de participer par leurs productions à alimenter la machine de guerre allemande... ou au moins réduire leur capacité.

Dans ce domaine, bien sûr, l'explosif est roi et le feu purifie tout, mais la technique est nécessaire et le renseignement indispensable. Indispensable aussi de réussir à la première tentative et éviter ainsi qu'une garde plus nombreuse, des moyens supplémentaires mis en place et une vigilance alertée viennent empêcher une nouvelle tentative²¹.

Mettre toutes les chances de son côté est une règle que l'instructeur de sabotage connaît. Il la transmettra à ses jeunes collaborateurs de la Résistance de même qu'il leur inculquera toutes les précautions à prendre.

D'autres moyens en dehors des explosifs étaient heureusement et efficacement utilisés par les Résistants, précisément dans les usines : l'action individuelle du saboteur circonspect et informé va se révéler aussi puissante qu'un bombardement. Le seul fait par exemple d'une stricte observance du règlement de la sécurité dans les usines peut pleinement justifier, sans danger pour le saboteur, les arrêts de toute une chaîne pendant des jours ou des semaines. De même les petites pannes, qui habituellement sont réparées en « se débrouillant », sont tout au contraire subrepticement exagérées et peuvent constituer de sérieux retards sur les livraisons ou sur la production.

Dans le domaine de l'énergie

Rendre difficile l'accès aux sources et en ralentir la fourniture était une autre façon de nuire à l'ennemi.

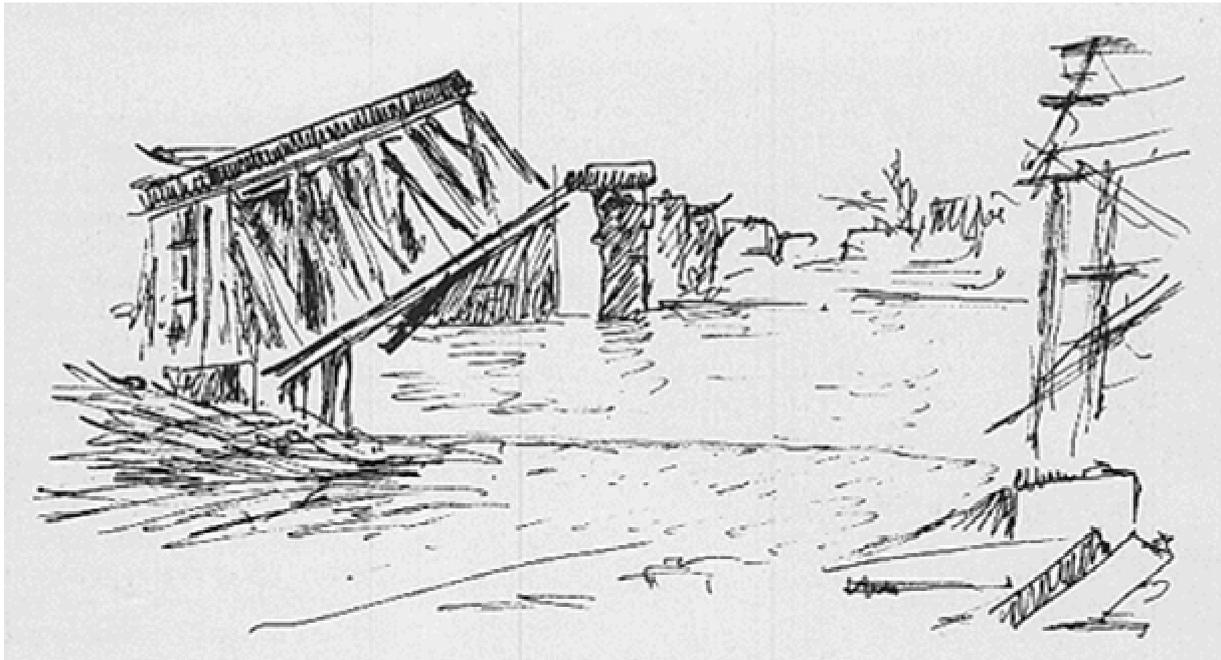


²¹ Il n'empêche qu'une usine du sud de la France, fournissant des véhicules blindés à l'ennemi, fut attaquée avec succès à deux reprises, en l'espace de trois semaines ; la première fois, trois transformateurs furent anéantis, mais remplacés ; la deuxième fois, deux énormes condensateurs d'air furent mis hors d'usage définitivement.

Là aussi, en dehors des opérations d'équipes spéciales, le saboteur individuel imprégné des précédents préceptes va pouvoir et a pu très utilement œuvrer : le technicien de centres vitaux dans une mine de charbon, dans une centrale électrique, le responsable d'un barrage hydraulique, l'ingénieur-chef d'un bureau d'études, le contre-maître chef de chantier, tous connaissent les ficelles du métier, et sans prendre de risques spectaculaires, vont travailler pour moins produire, ou mal produire.

Dans le domaine des communications

Couper ponctuellement, sur renseignements, ou retarder les transports de marchandises, de personnel et de matériel des forces armées ennemies par voie ferrée, les perturber par l'apposition d'étiquettes erronées ont été des sabotages d'une redoutable efficacité.

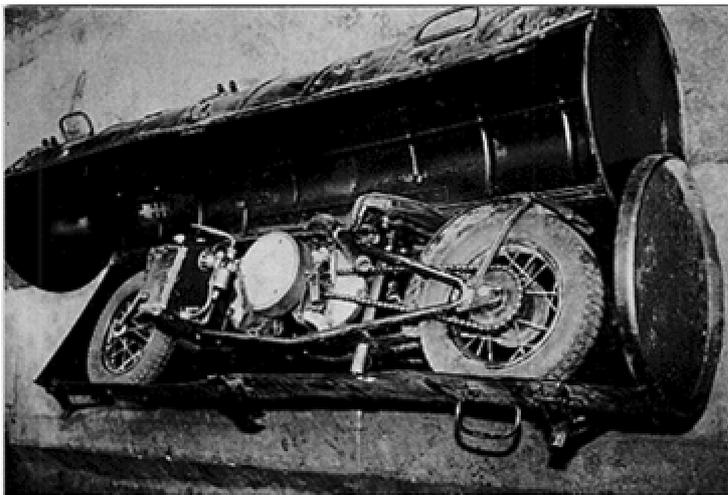


Couper ou rendre inutilisables pendant un certain temps les voies fluviales et routières, les services de PTT utilisés par l'occupant, les câbles souterrains ont ajouté aux difficultés de l'armée d'occupation.

Dans le domaine agricole ou vinicole, les récoltes françaises aux Français...

En exploitant les informations sur les centres de groupages en vue du transport de denrées alimentaires vers l'Allemagne, des interceptions ont été possibles pour en retarder la livraison et des prélèvements ont pu être effectués pour l'approvisionnement des maquis.

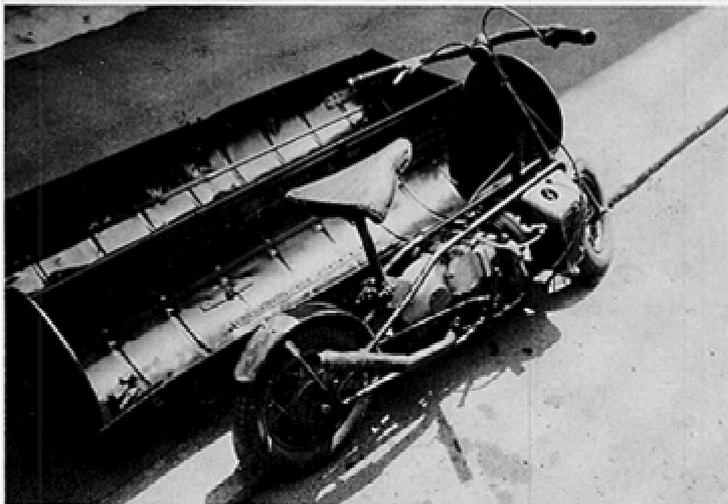
Ce qui précède donne une idée de l'ampleur et de la diversité des objectifs à détruire et des moyens mis à la disposition des équipes de saboteurs et du saboteur individuel pour aider nos alliés au nom de la France Combattante et hâter notre libération.



MOTOCYCLETTE ANGLAISE LARGUEE EN PARACHUTE DURANT L'OCCUPATION POUR LE SERVICE DES AGENTS DE LA FRANCE LIBRE

Moteur monocylindre dans un cadre en tube incliné à l'horizontale, marque Villiers, type 2 temps en prise directe, piston plat, allumage par volant magnétique, alésage environ 50 mm. Course environ 50. Cylindre environ 98,5 cm³; les mesures sont anglaises. Embrayage à disque fonctionnant dans un bain d'huile. Deux lumières d'échappement, carburant mélange à 4% fonctionnant sous la pression au moyen d'une pompe fixée sur l'un des réservoirs. Guidon pliable, avec relevage et verrouillage instantané. Selle télescopique à creux qui comportait arme et explosifs.

Aussitôt au sol l'agent pouvait ouvrir le container, relever la selle et le guidon, ouvrir l'essence, courir quelques pas à côté de la moto qui démarrait instantanément. Les réservoirs étaient remplis avant le départ d'Angleterre.



Moto parachutée pour André Jarrot-Goujon de la Mission Armada, dans un container de type C.

